



Vite, ma retraite !

Myriam Bellecour

Vite, ma retraite !

Myriam Bellecour

Marie, 43 ans, mère de famille, est une avocate parisienne qui frise le burn-out, selon elle. En combustion permanente, selon ses proches. Il est grand temps de faire quelque chose. Partir en vacances ? Trop classique. Ou alors...

Qui n'a pas rêvé de prendre sa retraite à 40 ans ? Pourquoi faudrait-il attendre d'être senior pour s'occuper de soi ? Plutôt opter pour un stage en maison de retraite, en immersion totale.

Un premier roman facétieux, tendre et ironique.

Myriam Bellecour exerce une profession juridique et aime depuis toujours inventer des histoires. *Vite, ma retraite !* est son premier roman.

Vite, ma retraite !

Myriam Bellecour

Vite, ma retraite !

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© laski/Kristina Velickovic/iStock

© Gaïa Éditions, 2017

ISBN 13 : 978-2-84720-773-6

à Oma Else

1. Trop c'est trop

Ce matin-là, rien ne va. Mon réveil n'a pas sonné, les enfants sont en retard, je suis en retard, même le hamster est en retard. La capsule Nespresso mal enclenchée n'a pas libéré son café. J'ai bu une gorgée d'eau chaude teintée, au goût amer qui me poursuivra le reste de la journée, j'ai renversé la bouteille de lait et laissé tomber un œuf que je ne crois même pas avoir touché. Je rêverais pourtant de commencer chaque journée en préparant des œufs au bacon à mes enfants, au retour de mon jogging matinal dans le parc voisin, après ma séance de yoga. Dans les magazines people, les stars le font bien, elles !

Pendant que je prends ma douche, que je bois mon café et que je me brosse les dents (simultanément), une idée merveilleuse me traverse l'esprit : si seulement je ne travaillais plus, si seulement quelqu'un d'autre me prenait en charge, s'occupait de ma journée, si je n'avais rien d'autre à faire que de penser à moi, de faire des choses pour moi...

Je finis de m'habiller, je pousse les enfants dehors, je tends une carotte bio au hamster, qui commence à rattraper son retard dans sa roue, et je pars au pas de

course rattraper le mien, direction la station de métro tout en appelant mon collaborateur.

– Guillaume, vous avez préparé le dossier de plaidoiries pour l’audience du tribunal de commerce de cet après-midi ?

– Bonjour Marie...

– Ah oui bonjour Guillaume (*c’est vrai que les nouvelles générations revendiquent un peu de formalisme, il faut que j’y pense*). Vous avez préparé le dossier ?

– Oui, Marie, il est sur votre bureau, j’ai aussi rédigé le protocole transactionnel pour la réunion de ce matin.

– Parfait, parfait, j’arrive, surtout faites patienter les clients si j’ai du retard. J’ai encore veillé tard hier soir pour finir le dossier du Parc et je ne suis pas en avance ce matin. Je me dépêche. À tout de suite, profitez-en pour commencer l’audit qui nous est arrivé hier.

Je raccroche et m’engouffre dans la station de métro. Enfin assise, légèrement écarlate d’avoir couru en talons et en téléphonant, j’écoute la bande sonore m’indiquer que nous ne partirons pas avant vingt minutes. Encore un colis suspect, le troisième depuis le début de la semaine. Je trépigne intérieurement mais je ferme les yeux et je repense à cette pièce de théâtre que je suis allée voir la veille avec des clients avant de me remettre à travailler.

Deux représentations étaient assurées, celle du jeudi a été investie par le troisième, enfin, le quatrième âge – ou faut-il dire les seniors ? Les personnes en activité

ont dû privilégier le vendredi pour ne pas courir ou s'épuiser un jour de semaine. J'avais atterri là le jeudi à la suite d'une erreur informatique. Finalement, l'erreur avait été bénéfique. Quel moment parfait, quel bonheur de se sentir si jeune et dynamique ! Et quelle crise de fou rire à la vue de toutes ces personnes au brushing couleur argent, dotées d'un déambulateur, d'une canne, d'un appareil pour amplifier les sons (qui grésillait et que j'ai d'abord pris pour un ventre qui gargouillait) ou d'un fauteuil roulant dont on ne sait ni comment il est entré dans la salle de théâtre entourée d'escaliers, ni comment il en sortira. Bien sûr la moquerie était facile mais elle était teintée d'envie. Tous ces seniors étaient si souriants, discutant d'un bout à l'autre de la salle, sereins, détendus (« Michel ça va ? ah Marcel c'est toi ? Tu l'as trouvée comment la petite rousse ? On se prend une bière en sortant ? »). Pour une fois je m'étais presque sentie détendue moi-même.

En y repensant ce matin, j'ai envie de cette insouciance. Au rythme où va ma vie personnelle, professionnelle et familiale, je vais finir par faire un de ces « burn-out » à la mode. Peut-être suis-je déjà en « burn-out » d'ailleurs, comment le savoir ? Je vais demander à Guillaume ce qu'il en pense. C'est la personne que je vois le plus en ce moment, je n'ai pas tellement de temps pour mes amis ni pour ma famille. Il me semble pourtant que ne sont en cause ni le travail (après tout je suis avocate depuis des années et habituée au rythme

imposé par la profession), ni les enfants (ils sont ados, globalement autonomes et vraiment sympas surtout comparés aux autres spécimens de leur âge), ni les transports, ni les questionnements de « crise de la quarantaine », c'est plutôt la conjonction de tout ça. Perdue dans mes pensées, je sursaute en entendant le téléphone sonner.

– Marie ?

– Oui, Guillaume ? Je suis encore dans le métro, ça risque de couper.

– Je cherche le dossier d'audit. C'est celui de la maison de retraite ? L'audit Ressources humaines et délégations de pouvoirs ?

– C'est ça, mais vous n'avez pas encore commencé ?

– Mais Marie, on vient de raccrocher il y a vingt-cinq minutes...

– Oui, c'est ce que je dis, dépêchez-vous un peu. Guillaume ?

– Oui, Marie ?

– Vous croyez que je fais un « burn-out » ?

– Je dois vraiment répondre à cette question ?

– Si vous ne voulez pas que je vous réserve toutes les audiences du tribunal des pensions militaires de l'année, oui.

– « Burn-out » je ne sais pas, ça me semble être un concept temporaire. Vous êtes sur une trajectoire long terme. Je travaille avec vous depuis deux ans maintenant et pour moi vous êtes en combustion permanente.

– En combustion permanente ? Bien, merci de votre franchise, Guillaume. J'arrive.

En combustion permanente ? Je ne me voyais pas comme un volcan en activité mais je vais y penser. Le métro démarre enfin et j'ouvre les yeux. L'audit de la maison de retraite, encore un dossier important et urgent à gérer. Je ne sais même pas quand le commencer, j'ai déjà tellement de dossiers en cours. Tous importants et tous urgents.

Les stations défilent, je pense à mon dernier voyage à Naples, au Vésuve. Je ne veux pas qu'autour de moi tout soit dévasté et pourtant mes amis ont déjà commencé à s'éloigner, mes enfants me reprochent de ne pas être vraiment présente et j'ai l'impression d'être en ébullition, proche de l'explosion. Je pense au théâtre et aux seniors, à l'audit et à la course incessante, mes idées se mélangent et tout à coup je sais. C'est exactement ça, c'est la retraite qu'il me faut. **MAINTENANT**. Je suis sûre que tout le monde s'est dit ça un jour. Tout le monde a des projets pour réussir sa retraite. Et moi, je ne veux pas attendre l'éruption.

Dans quelques semaines c'est le mois de juillet, il est prévu que les enfants partent chez leurs grands-parents, mon mari est en mission longue à l'étranger, je vais utiliser le capital congés dont je dispose, profiter des vacances judiciaires, déléguer le reste à Guillaume et passer un mois en immersion totale senior. Reste à trouver l'endroit idéal. Et à prévenir Guillaume que

j'annule ses vacances. Il est jeune, il en prendra plus tard. Je pousse la porte du bureau, je suis presque à l'heure.

– Bonjour Guillaume.

– Deux fois bonjour dans la même journée, Marie, tout va bien ?

– Oui oui, vous allez gérer la transaction, vous vouliez plus d'autonomie, allez-y, je vous rejoindrai plus tard, j'ai une urgence.

– Vous êtes certaine que vous allez bien ?

– Oui oui, Guillaume, tout est normal, dépêchez-vous, vous allez être en retard. Et retirez-moi cette cravate, c'est une start-up que nous recevons, pas un club du troisième âge.

Je me précipite dans mon bureau. J'enlève ma veste, je pose mes affaires en vrac. C'est important et urgent. Vite, j'allume mon ordinateur. Je surfe sur Internet. Je veux un endroit agréable, bien décoré, avec des activités à la carte, une piscine, un parc, ma chambre individuelle, des massages et une cuisine de qualité. Le moteur de recherche m'oriente vers « Club Méditerranée ». C'est exactement cela, je veux un Club Méditerranée mais pour seniors ! Je ne veux pas rencontrer les avatars de mes collègues de bureau avec leurs histoires d'adolescents ou de garde d'enfants, je ne veux pas parler du poids du cartable, ni des problèmes de transport, ni des heures de sortie, ni des méfaits de la cigarette chez les jeunes. Je ne veux

pas non plus une retraite spirituelle avec des gens qui s'essayent à l'introspection ou la méditation. J'aspire à la sérénité entourée de retraités qui ont le recul et la sagesse de l'âge, et l'envie de profiter de la vie.

Je ne suis pas emballée par mes premières trouvailles. La plupart des chambres sont partagées (hors de question) ou alors les activités ne me plaisent pas (je suis soit trop vieille soit trop jeune pour le croquet). Je finis par dénicher un endroit parfait près de Giverny, qui en plus propose des courts séjours : confort, convivialité et service, tout y est. Je prends mon téléphone, enthousiaste :

– Résidence « La Retraite paisible », bonjour.

– Bonjour, je vous appelle pour réserver une chambre.

– Bien sûr, madame, je vous propose de prendre rendez-vous pour un bilan de santé, nous pourrons ainsi décider ensemble quel sera le bâtiment le plus adapté.

– Je n'ai aucun problème de santé, tout va bien.

– Bien sûr, madame, mais en fonction de votre motricité, il sera possible de vous localiser de manière optimale pour vous permettre de profiter au mieux de notre infrastructure. Puis-je me permettre de vous demander votre âge ?

– 43 ans.

– 43 ans ?

– Et 11 mois.

– Et 11 mois ?

– Oui, je viens de vous le dire (*elle commence à m’agacer*).

– Je comprends, madame, vous appelez pour votre maman ou votre papa ? Quel âge ont-ils ?

– Ah non, pas du tout, mes parents habitent chez eux, ils n’ont pas besoin d’une chambre chez vous.

– Mais madame, nous sommes une résidence pour seniors.

– Oui c’est pour cela que je vous appelle (*elle m’agace sérieusement*).

– Vous n’êtes pas senior à 43 ans !

– Certes madame, mais je souhaiterais pouvoir réserver ma chambre dès à présent et l’occuper pour le mois de juillet.

– Mais madame, c’est impossible, je viens de vous le dire.

– Écoutez, j’ai votre règlement intérieur sous les yeux, aucun âge minimum n’est requis. Si je voulais j’inscrirais ma fille de 11 ans.

– Mais madame...

– Vous voulez que je fasse paraître un article sur le refus de vente ou la discrimination ?

– Mais madame...

– Bien, alors je passe vous voir lundi pour les aspects pratiques ?

– ...

– J’ai un rendez-vous professionnel à proximité, est-ce que onze heures vous conviendrait ?

– Mon secrétariat sera ouvert, madame (*je remarque une légère crispation*).

– C'est parfait, à lundi, madame (*elle ne peut pas le voir mais je lui décoche mon plus large sourire*).

Je raccroche, à la fois excitée et songeuse. Lundi est un grand jour. J'ai rendez-vous avec mon nouveau cadre de vie exceptionnel dans un environnement protégé et sécurisant, tout un programme. Je remets ma veste et rejoins la salle de réunion.

2. « *Fashion week* »

Enfin, la directrice a cédé devant mes arguments juridiques et ma profession d'avocat contentieux. Il a suffi que je mentionne la dernière décision de la Cour de cassation sur la discrimination inversée (totalement inventée) pour que l'on passe « d'impossible » à « envisageable » puis à une inscription en bonne et due forme pour un mois à l'essai.

De son côté, Guillaume a cédé devant mes arguments matériels et sa profession d'avocat contentieux. Ses perspectives de progression doublées d'une prime estivale conséquente ont eu raison de ses scrupules. Il raconte désormais à qui veut l'entendre qu'il remplace ses vacances dans les Alpes par une montagne de dossiers.

Pendant ce temps, je me suis documentée sur le « burn-out » et les éruptions volcaniques : islandaise, hawaïenne, strombolienne ou explosive, elles n'ont plus de secret pour moi. J'en suis arrivée à la conclusion que je devais limiter mes contacts avec Guillaume durant mon séjour pour me reposer et permettre le refroidissement de mon magma intérieur. J'ai quand même négocié une permanence par mail. Je n'ai pas

le droit de l'appeler mais en cas de crise d'angoisse sur l'état de mes dossiers, Guillaume m'informerait sous quatre heures après réception de mon message. J'ai tenté de démarrer la négociation à quinze minutes mais Guillaume m'a rappelé les fondamentaux de la délégation : c'est lui qui va gérer pendant que je prends ma retraite.

Les dernières semaines sont passées à la vitesse de l'éclair. Entre les rendez-vous avec les clients, les audiences, la fin de l'année scolaire et le temps perdu dans les transports, je n'ai pas vraiment eu le temps de penser à mon projet. J'ai confié le cabinet à Guillaume, emmené mes enfants et le hamster chez leurs grands-parents et préparé ma valise. Une dominante de joggings, pyjamas chic, vêtements confortables, chaussures plates et tennis, le thème du séjour sera décontracté.

Et le grand jour a fini par arriver. Je me gare devant l'entrée principale parsemée de gravillons. J'ai été bien avisée de faire l'impasse sur mes chaussures à talons. Me voilà enfin sur le point de découvrir l'endroit où je vais me ressourcer. La dernière fois, je n'ai pas pris le temps de visiter, je me suis contentée de convaincre la directrice de me louer un appartement. Je suis à la fois ravie et tétanisée. Et si je m'ennuyais à ne m'occuper que de moi ? J'aurais peut-être dû opter pour une croisière... ou un club de vacances avec massages et spa... ou un voyage itinérant au Japon, enfin tout sauf

une résidence seniors en Normandie. Je ne sais même pas s'il fait beau en Normandie en juillet.

Trop tard pour regretter. Je pousse la porte d'entrée et croise un groupe de seniors en petite robe noire, colliers de perles et tennis compensées. J'ai à peine le temps de réfléchir à cette tenue que la directrice me tend déjà la main.

– Bonjour, madame Vauban, comment va notre plus jeune pensionnaire ?

– Bien, je vous remercie, je suis ravie d'être arrivée.

– Je vais vous montrer votre appartement. Le bâtiment C, où il se trouve, est en travaux, nous refaisons les balcons des pensionnaires, mais vous verrez, la vue y est agréable et vos voisins également.

– Y a-t-il une soirée aujourd'hui ? Je vois toutes ces dames très apprêtées.

– Aucune occasion particulière, elles sont apprêtées tous les jours. Je suppose que vous avez vous-même soigné vos tenues, c'est très important ici de garder une certaine coquetterie.

Une certaine coquetterie... Je n'avais pas entendu ce mot désuet depuis très longtemps ! Étais-je coquette ? Est-on coquette quand on consacre vingt minutes chaque jour à son apparence, qu'on va chez le coiffeur une fois tous les six mois et qu'on est sa propre esthéticienne par manque de temps ? Pas certain, je décide de songer à cette question plus tard et je suis la directrice qui me fait visiter les lieux. Tout le monde me dévisage,

je ne suis plus maître Vauban, j'ai l'impression d'être une collégienne avec des couettes, perdue dans un monde parallèle.

– Vous voilà arrivée. Votre appartement est le C 515. Votre salle de bains a été aménagée pour vous permettre de vous tenir en cas de vertiges. Vous avez un bouton d'appel d'urgence au niveau de la baignoire, du lavabo, de votre lit et de la cuisine. Si vous le souhaitez, vous pouvez également bénéficier du collier d'urgence que vous pourrez déclencher à tout moment.

Je regarde madame Guichard interloquée. Est-ce qu'elle m'a bien regardée ? Est-ce que j'ai l'air d'avoir besoin d'un bouton d'urgence ou d'une barre pour m'aider à me relever de ma baignoire ? Imperturbable, elle poursuit en m'expliquant le fonctionnement de la cuisine et le fait que les plaques se coupent toutes seules si la porte du placard cuisine se referme. J'hésite à lui signaler que j'ai toute ma tête et que je m'entraîne de manière intensive pour le semi-marathon mais devant son air décidé, j'abandonne. Peut-être que madame Guichard est un robot et que la bande sonore doit être déroulée. Peut-être qu'elle peut même me refaire la présentation en version anglaise ? À moins qu'elle ne pratique le second degré bien mieux que je ne l'imagine.

– Vous avez ici une liste de toutes les activités que nous proposons à nos pensionnaires. Celles avec un point vert sont en libre accès, celles avec un point rouge nécessitent une réservation.

– C’est comme les Kickers, un point rouge et un point vert. Je devrais réussir à me souvenir.

Madame Guichard poursuit, imperturbable. Je crois que nous ne quitterons pas le premier degré.

– Le petit déjeuner est pris en autonomie dans les chambres. Le déjeuner est servi de 11 h 30 à 12 h 30 et le dîner de 17 h 30 à 18 h 30.

– Les horaires sont modulables ?

– Absolument pas, ils s’appliquent à tous nos pensionnaires, vous verrez, vous vous y ferez vite. Prévoyez un léger embouteillage des ascenseurs trente minutes avant chaque début de service.

Déjeuner à 11 h 30... C’est vite vu, je sauterai le petit déjeuner. Dîner à 17 h 30, c’est l’heure du goûter, ça va être plus compliqué d’envisager une choucroute à la place du muffin citron. Perdue dans mes pensées gastronomiques, j’écoute à peine madame Guichard m’expliquer qu’il est interdit de fumer, de courir dans les couloirs (je souris en imaginant une course de déambulateurs) et de voler les journaux posés devant la porte de son voisin. J’ai l’impression d’être au lycée et d’écouter les instructions du proviseur. Je la laisse encore m’expliquer que mes médicaments me seront livrés à domicile tous les jours et la pousse dehors. Enfin seule ! Me faire livrer mes médicaments... Comme si je ne pouvais pas aller à la pharmacie. Je repense au postulat de départ : « prise en charge à 100 % » et je me dis qu’effectivement, je me ferai livrer ma boîte d’aspirine

annuelle pour le cas où j'aurais à me remettre d'une soirée trop arrosée suivie d'une nuit trop courte. Vu les horaires du dîner j'ai quand même un doute sur la probabilité qu'un tel événement survienne.

Je regarde autour de moi. C'est sûr que c'est calme, serein, paisible, détendu... Enfin je vais quand même avoir besoin d'un peu plus d'ambiance que ça. J'espère que mes voisins sont sympathiques, je n'aurais rien contre un petit jeu de société. Plus personne ne joue avec moi à la maison, la période où il fallait occuper ses enfants est terminée, mes ados sont en autogestion, enfin au moins pour leurs activités. Si je ne trouve pas de partenaire de jeu, je pourrai toujours traiter quelques dossiers à distance pour ne pas risquer un « bore-out ». Passer ses journées à « tuer le temps » serait aussi mauvais pour la santé que trop travailler ! Il ne faudrait pas que je passe de l'explosion à l'implosion. Avec un peu de chance, Guillaume sera débordé et ouvert à la négociation. Je lui enverrai un mail tout à l'heure.

J'ouvre ma valise pour installer mes affaires. Cette overdose de joggings me démoralise, si je veux me fondre dans le paysage, il va falloir que je rapatrie rapidement quelques tailleurs et petites robes noires agréées par Karl. Dommage que je ne puisse pas appeler Guillaume, il aurait arrangé ça. Il est 10h30. Je décide de me préparer pour le déjeuner. Il faut que je fasse connaissance avec mes nouveaux voisins dans les meilleures conditions.

3. Cuisine moléculaire

À ma gauche, au C 517, vit un couple, enfin une moitié de couple, j'ai repéré le même nom à l'autre bout du couloir, monsieur Philippe Sainte-Foy (madame – Liliane – est au numéro 521). À ma droite, au numéro C 513, une femme, madame Charlotte de Sèze. Chaque porte est décorée, personnalisée, mais il n'y a pas de photos. J'ai hâte de les voir en vrai. Aucun bruit ne filtre.

Je me prépare et je descends. Trop tôt. Il n'y a personne. Avant l'heure ce n'est pas l'heure. Je remonte. J'adore l'ascenseur avec ses petits strapontins de velours. Je décide quand même de partir à la recherche des escaliers, j'ai comme l'impression que je ne serai pas prioritaire aux heures de pointe. Je vais sur mon balcon, j'allume la télé, j'éteins la télé. Je ne suis pas habituée à être inactive à cette heure de la journée. Même en vacances, je commence déjà à préparer le déjeuner ou alors je lance une machine ou je change des draps, autant d'activités matérielles qui ne m'incombent pas ici. Je commence un livre mais je reste bloquée à la première ligne, je suis surtout à l'écoute des bruits extérieurs. Ça y est, une porte s'ouvre, puis une autre.

Je me hasarde dans le couloir et c'est le choc ! De tous côtés se presse une foule de personnes avec des déambulateurs ou des cannes qui se hâtent vers les ascenseurs. On croirait voir des tortues qui viennent d'éclore se précipiter vers l'océan, enfin je crois que c'étaient des tortues dans le documentaire quand tout à l'heure j'ai allumé par erreur. J'ai éteint si vite que je ne peux pas le garantir. Est-ce qu'il existe un compte à rebours collectif, un bouton clignotant dans les chambres ou une application qui dit « à vos marques, prêt, partez ! » et dont madame Guichard ne m'aurait pas parlé ? J'arrive trop tard, après l'heure ce n'est pas l'heure non plus. Impossible d'identifier mes voisins. Je pars à la recherche des escaliers, c'est ma seule chance d'arriver avant le dessert.

Ouf, je les ai trouvés et dévalés. Je pense que je n'aurai aucun mal à les privatiser, à part moi personne ne doit les utiliser. J'arrive au rez-de-chaussée, il y a des embouteillages monstres. C'est le jeu des chaises musicales. Le long du mur, une chaise est positionnée tous les deux mètres. Les pensionnaires avancent de chaise en chaise. Après six mètres, un moment de repos est indispensable. Je me dis que je ne peux pas faire le trajet d'un trait, il faut que je m'intègre. Je m'assois à côté d'une dame souriante, qui me demande gentiment à qui je rends visite.

- Personne, je viens d'emménager ce matin.
- Vous aménagez la chambre de qui ?

– Non, non, de personne, je viens d’emménager (*je le dis un peu plus fort*).

– Vous faites partie du personnel ?

– Non, je suis nouvelle pensionnaire.

– Mais quel âge avez-vous ?

– Peu importe (*j’ai décidé que dire mon âge n’apporterait rien*). La retraite ce n’est pas une question d’âge mais de philosophie.

– Vous avez raison, j’ai 78 ans et je ne me sens toujours pas en retraite, il y a tellement de choses à faire ici.

Je renonce à lui expliquer que ma conception est inverse, qu’on peut être en retraite à 43 ans mais elle ne comprendrait pas l’idée. Je décide à partir de maintenant de communiquer sur un « burn-out » qui m’a fait vieillir prématurément de quarante ans, du moins intérieurement, ce sera plus simple.

J’arrive dans la salle du restaurant, j’ai renoncé à me battre pour les chaises. Je partage une table de quatre avec mes voisins et la femme de monsieur Sainte-Foy. Ils sont encore en route. Je regarde mon assiette et le menu.

Potage en entrée, hachis Parmentier en plat et compote en dessert. Je vais pouvoir tenir tout le repas sans mâcher une seule fois. Je me dis que j’aurais dû en profiter pour faire enfin enlever mes dents de sagesse. Je crains qu’il n’y ait que peu de variantes, il va probablement falloir que j’attende un mois avant

de croquer dans une carotte ou une pomme. Je décide de considérer qu'il s'agit de cuisine moléculaire. Après tout, d'après Wikipédia, elle consiste à cuisiner avec des « ustensiles rénovés », issus des laboratoires. C'est le cas, tout est mixé, passé, concassé !

– Bonjour !

– Bonjour (*je lève la tête*).

– Je suis Philippe Sainte-Foy. Vous êtes notre nouvelle voisine de table ?

– Oui, Marie Vauban, je suis ravie de faire votre connaissance, je suis arrivée ce matin.

– Vous êtes bien jeune.

– Pas tant que ça vous savez. Et mon médecin m'a diagnostiqué un vieillissement prématuré, je suis en convalescence (*je pousse un long soupir pour renforcer ma crédibilité*).

Cette réponse semble le satisfaire (à moins que ce ne soit le soupir). Nous évoquons le menu du jour. Je comprends rapidement que le menu du jour est – avec la météo – le thème de prédilection au sein de l'établissement. J'ai intérêt à me procurer chaque semaine les prévisions à sept jours dans les deux domaines, il existe peut-être un petit bulletin hebdomadaire fourni gracieusement par la direction.

Entre-temps madame Sainte-Foy a rejoint la table. Elle est dynamique, pimpante, manifestement plus jeune que monsieur. Elle m'est tout de suite sympathique.

Madame de Sèze arrive à son tour. Malgré ses 86 ans (comme me le souffle madame Sainte-Foy), elle est très jolie et on voit qu'elle a été une femme extrêmement séduisante. Je me demande si ma peau tiendra quarante-trois ans de plus dans d'aussi bonnes conditions. Impeccablement coiffée et parfumée (je reconnais Miss Dior), elle salue tout le monde sur son passage, elle règne sur la salle. Je vais devoir m'en faire une alliée si je veux passer un bon séjour.

– Bonjour, je suis votre nouvelle voisine de droite. Je suis ravie de faire votre connaissance.

– Oui, commencez votre soupe, elle va être débarassée sinon.

Drôle d'entrée en matière, j'ai l'impression d'être Guillaume, mais très bien, je commence ma soupe, enfin j'essaye, elle est brûlante. Pendant le repas, je raconte mon « burn-out », le prétendu diagnostic et j'apprends que la petite-fille de madame de Sèze est avocate également. Je suis aussitôt catégorisée compatible. En revanche, pour le rester, je vais devoir faire un gros effort sur ma tenue vestimentaire. Peut-être que Guillaume pourrait m'apporter quelques affaires que je stocke au bureau. S'il n'est pas disponible, je passerai faire un saut chez moi tout à l'heure, ça ne va pas brouiller le concept de ma retraite en immersion totale, nous sommes toujours le jour d'arrivée, je peux arriver autant de fois que je veux dans la même journée. Heureusement, Giverny n'est pas si loin de Paris.

Le repas se passe remarquablement bien. Aucune des discussions redoutées sur les rythmes scolaires ou les ados, même si je constate rapidement que les petits-enfants tiennent la troisième place dans les discussions après la météo (qui sera toujours meilleure la semaine suivante) et le menu (qui était toujours meilleur la semaine précédente). Les petits-enfants, pas les enfants, bizarrement, on saute une génération. Avec ma capacité d'adaptation hors pair, je transforme mes enfants en petits-enfants et suis dans le sujet. D'ailleurs je peux même m'utiliser moi comme petit-enfant. Madame de Sèze est préoccupée par le permis de conduire de sa petite-fille, je maîtrise la question, je l'ai passé il y a plus de vingt ans mais les panneaux sont toujours les mêmes qu'au siècle précédent, ils n'ont pas encore été atteints par le digital.